

## Les habits neufs de l'empereur

Un conte d'Andersen.

Il était une fois un empereur très coquet qui adorait les habits neufs. Sans cesse, il commandait des tissus et des vêtements magnifiques à ses tisserands, ses brodeurs, ses tailleurs et ses couturiers. Il changeait de tenue à toute heure du jour et même de la nuit. Il passait de longs moments à s'admirer dans ses miroirs, et de

plus longs moments à se promener dans sa ville très gaie, vêtu de ses habits neufs.

Rien ne l'enchantait davantage que d'entendre les gens s'exclamer sur son passage : « quel superbe costume ! Que la traîne est gracieuse ! Que la coupe est parfaite ! Ah, que cela lui va bien ! ». Alors il souriait de bonheur.

Un jour, tandis que cet empereur très coquet souriait de bonheur, il entendit deux hommes annoncer : « Nous sommes tisserands de talent, sachant faire un tissu étonnant. Ses couleurs et ses dessins paraissent irréels, mais son pouvoir est exceptionnel ».

Poussé par la curiosité, l'empereur s'approcha et les questionna. Les deux tisserands s'empressèrent de lui révéler que leur tissu était invisible pour les sots et les nigauds.

« Un vêtement confectionné dans cette étoffe est sans prix ! Songea l'empereur très coquet. C'est un habit comme celui-là qu'il me faut. Grâce à lui, je saurai qui est intelligent et qui est sot ou nigaud autour de moi ! ».

Il invita les deux tisserands au palais, les installa dans la plus belle des salles avec leurs métiers à tisser, puis, pour qu'ils fabriquent au plus vite cette étoffe de rêve, il leur donna mille écus,

mille fils de soies de toutes les couleurs et mille fils d'or.

Une fois seuls, les deux coquins cachèrent dans leurs sacs écus, fils de soie et d'or, puis ils commencèrent à... faire semblant de travailler !

Le lendemain, le surlendemain, huit jours durant, ils redemandèrent des écus et des fils, pour les enfuir dans leurs sacs et, bien sûr, ne tisser que du vent !

L'empereur très coquet avait hâte de contempler l'étoffe fabuleuse, mais il pensait : « Et si j'étais sot ou nigaud ? Et si je ne voyais pas le tissu ? »

Un beau matin, il envoya donc son Premier ministre auprès des tisserands.

Quand le vieil homme entra dans la grande salle, il écarquilla les yeux. Pour en avoir le cœur net, il enleva ses lunettes, les rechaussa, les enleva de nouveau. Il croyait avoir la berlue : sur les métiers à tisser, il n'y avait rien, absolument rien !

« Serais-je sot ou bien nigaud ? Se demanda-t-il avec effroi. Si tel est le cas, personne ne doit s'en douter ! »

En toute hâte, il déclara aux deux coquins qui le pressaient de questions à propos de leur tissu fabuleux : « C'est une merveille,

c'est une splendeur ! » Puis il rechaussa ses lunettes et courut rejoindre l'empereur très coquet. « C'est une merveille, c'est une splendeur, mais ce n'est point encore achevé ! » Lui annonça-t-il, un peu tremblant.

Les jours suivant, les deux fripons réclamèrent encore des écus, des fils d'or et des fils de soie. Il en fallait tant pour leur tissus ! Bien entendu, ils mettaient le tout dans leur sac et ne tissaient que le vent, même s'ils ne se couchaient qu'à minuit passé pour prouver à quel point ils avaient le cœur à l'ouvrage.

L'empereur très coquet brûlait toujours d'envie de voir le tissus

fabuleux, mais continuait à penser : « Et si j'étais sot ou nigaud ? Et si je ne voyais pas le tissu ? »

Aussi envoya-t-il auprès des deux tisserands son grand chambellan qui, évidemment, sauta en découvrant les métiers vides. « Serais-je sot au nigaud ? Se demanda-t-il avec effroi. Si tel est le cas, personne ne doit s'en douter ! ». En toute hâte, il déclara aux deux coquins qui le pressaient de questions à propos de leur tissu fabuleux : « C'est une merveille, c'est une splendeur ! » Puis il rejoignit l'empereur et lui dit : « C'est un tissu d'une beauté incomparable que Votre Majesté

devrait porter le jour de la Grande Procession ! ».

Bientôt, la ville entière ne parla plus que de cette étoffe d'une beauté incomparable !

Le jour de la Grande Procession approchant, l'empereur décida qu'il irait, en compagnie des gens de sa cour, admirer le tissu.

Quelle ne fut pas leur surprise à tous, de voir les deux hommes tisser, sans le moindre fil de soie ou d'or, et même sans aucune espèce de fil !

Chacun, à commencer par l'empereur, faillit s'étouffer de stupeur et pensa : « serais-je sot ou nigaud ? Si tel est le cas, personne ne doit s'en douter ! »

Mais l'empereur fut le premier à s'écrier : « C'est une merveille ! C'est une splendeur ! C'est admirable ! ».

Et autour de lui, on répéta : « c'est une merveille ! C'est une splendeur ! C'est admirable ! ».

Alors, en guise de récompense, l'empereur très coquet donna aux deux coquins le titre très envié de gentilshommes tisserand, beaucoup d'écus et de fils, tout en les implorant de se hâter afin que l'étoffe merveilleuse soit achevée pour la plus belle fête de la ville : la Grande procession.

Les fripons redoublèrent d'activité ! Ils tissèrent le vent, des jours durant et des nuits durant

à la clarté de seize chandelles. Un soir, enfin, ils retirèrent l'étoffe des métiers – ou plutôt firent mine de la retirer -, ils la taillèrent avec des ciseaux qui ne coupèrent que l'air, la cousirent avec des aiguilles dans le chas desquelles ne passait aucun fil ! C'était la veille de la grande Procession. Le lendemain matin, suivi de sa cour, l'empereur très coquet pénétra dans la salle.

« Voici le pantalon, voici l'habit, voici le manteau et la traîne ! Annoncèrent solennellement les deux fripons. C'est léger comme la toile d'araignée. On croirait n'avoir rien sur le corps ! Si Votre Majesté daigne se déshabiller,

nous lui essaierons ses habits neufs ».

L'empereur sourit, obéit, leva les jambes comme pour enfiler le pantalon, tendit les bras comme pour mettre l'habit, baissa les épaules comme pour revêtir le manteau. Le grand chambellan et le Premier ministre se baissèrent comme pour ramasser la traîne, élevèrent les mains comme pour la soulever, puis, lorsque l'empereur s'approcha de son miroir, il s'exclamèrent avec toute la cour : « Quelle coupe élégante ! Quels dessins ! Quelles couleurs ! Quel précieux costume ! »

L'empereur très coquet s'admira dans son miroir, sourit de bonheur

et avoua : « Je crois que je ne suis pas mal ainsi ! ».

Puis, il sortit de son palais et s'en alla à travers la ville si gaie. A toutes les fenêtres, dans toutes les rues, les gens criaient : « Quel superbe costume ! Que la traîne est gracieuse ! Que la coupe est parfaite ! Ah, comme cela sied bien à l'empereur ! ».

Soudain, de la foule, une voix d'enfant s'éleva haute et claire : « Mais l'empereur n'a pas d'habit ! L'empereur est tout nu ! » ; « L'empereur n'a pas d'habit ! L'empereur est tout nu ! » Chuchotèrent d'autres enfants en riant.

La nouvelle se répandit comme  
une traînée de poudre, et  
brusquement, la foule imita le  
premier petit enfant. Elle cria :  
« Mais l'empereur n'a pas  
d'habit ! L'empereur est tout  
nu ! ».

L'empereur très coquet frissonna.  
Il lui sembla que son habit neuf ne  
lui tenait plus guère chaud, que  
ses sujets disaient peut-être vrai.  
Mais il ne rougit ni ne s'enfui : il  
redressa la tête et, majestueux,  
impérial, il poursuivit son  
chemin... pour la plus grande joie  
des tisserands fripons et de  
nombreux enfants !